

## Un Voyage à Paris il y a 200 ans

Les Parisiens le feront avec plaisir et curiosité à l'Exposition rétrospective de la Bibliothèque des travaux historiques de la ville de Paris.

La Bibliothèque des Travaux historiques de la Ville de Paris ouvre aujourd'hui une exposition rétrospective d'une documentation à la fois des plus sérieuses et des plus amusantes. L'an dernier, l'érudit directeur de la bibliothèque, M. Marcel Poète, avait obtenu un très vif succès en présentant au public tous les documents qu'il possédait sur la vie de Paris sous le second Empire et les importants travaux qui modifièrent, de 1850 à 1870, sa physionomie générale. Cette fois, il s'agit d'une époque plus lointaine : le dix-septième siècle, où l'art classique triomphait aussi bien en architecture qu'en littérature.

Très habilement, M. Marcel Poète a groupé les plans, dessins, images, caricatures, écrits se rapportant à un ordre d'idées particulier. Ainsi, chaque panneau de l'exposition offre par lui-même un ensemble qui attire et retient l'attention du visiteur.

Voici d'abord le départ pour Paris, avec la diligence et les divers voyageurs qui se dirigent vers la capitale. Il y a de tout sur la route : des carrosses somptueux, des chevaux de race et des bidets étiés ; les plus humbles vont à pied, tels les Limousins, qui viennent s'engager comme maçons, et les Savoyards, qui fournissent la plupart des porteurs d'eau. Déjà, Paris exerçait sa séduction vis-à-vis de la province.

Nous arrivons dans la grande ville. Les panneaux se succèdent et nous montrent la vie intérieure de Paris. Promenons-nous sur le Pont-Neuf, centre par excellence de la vie populaire. C'est un va-et-vient incessant de chaises à porteurs, de carrosses et de charrettes ; de temps à autre, passe un de ces omnibus que Blaise Pascal a vainement essayé d'acclimater dans la capitale.

### Les mœurs et les coutumes du Paris au XVII<sup>e</sup> siècle.

Les camelots de l'époque sont innombrables : crieurs de mort aux rats, vendeurs d'herbes, de mercerie, d'allumettes, marchands d'eau-de-vie et d'huîtres, colporteurs qui vendent des libelles contre les autorités ou des complaintes que rythment d'airs naïfs les joueurs de vielle, de flûte et de tambourin.

Les mendiants et les filous circulent effrontément, pendant que les crocheteurs et crocheteuses attendent devant la statue d'Henri IV qu'on les réquisitionne pour porter un fardeau et que les charlatans, grimpés sur leurs tréteaux, débâtent de l'orviétan et que le grand Thomas arrache des dents sans douleur.

Passons au Marais, centre de la vie mondaine, avant de devenir, au dix-huitième siècle, un centre de commémorations. Les somptueux hôtels des familles aristocratiques se trouvent place Royale (aujourd'hui place des Vosges) ou dans ses environs ; c'est de même non loin de cette place que se trouvent les promenades à la mode et le cours de la Porte-Sainte-Antoine est l'allée des Acacias de notre moderne Bois de Boulogne.

Que de documents intéressants, que d'aperçus curieux, que de révélations piquantes sur le Paris du dix-septième siècle nous offrent les panneaux consacrés au Louvre, alors en pleine construction, aux Tuileries, où le jardin attenant au palais fut le premier ouvert aux Parisiens, à la place Vendôme, qui constituait la première pousse du développement de la capitale vers l'Ouest, à la place du Carrousel, à l'Hôtel de Ville, à la fois lieu de commerce, de fêtes publiques et d'exécution pour les criminels.

La rive gauche n'est pas oubliée ; voici la célèbre foire Saint-Germain, où, en 1640, le grave cardinal de Richelieu alla voir la merveille du « beuveur d'eau », ce prestidigitateur singulier qui avalait plusieurs seaux d'eau et faisait ressortir de sa bouche force grands jets, les uns d'eau commune, les autres de vin, d'huile ou de lait.

Le Luxembourg, le faubourg Saint-Jacques, la place Maubert, la rue Galande, une décision du Conseil d'Etat appelait alors « un des plus grands passages de Paris », le jardin des Plantes, fondé sous Louis XIII, la Cité défilent également en cent tableaux pleins de vérité et d'amusantes perspectives.

En une heure, nous voyons revivre le Paris du dix-septième siècle, ses mœurs et ses coutumes, ses beautés et ses défauts, car déjà sévissaient les encombrements de la rue, attestés par la satire célèbre de Boileau, et nous découvrons qu'on se plaignait tout comme aujourd'hui du mauvais état de la voirie, de l'insuffisance de l'éclairage, et que, malgré les veilleurs de nuit et le guet, les attaques nocturnes étaient fréquentes.

Telle est, esquissée à larges traits, cette exposition, qui ne peut manquer de plaire à tous ceux qu'une culture classique incline davantage vers cette grande époque du dix-septième siècle, où le génie de la France rayonna d'un si puissant éclat sur le monde civilisé.

ADRIEN OUDIN.  
Ancien vice-président du  
Conseil municipal.

L'abondance des matières nous oblige à ajourner la publication de notre roman, « l'Aile », par Jean Richepin.

## NOTRE CONCOURS DU TOUR DU MONDE

100.000 francs de prix

L'abondance des matières nous force à retarder et nous empêchera de publier aujourd'hui la liste complète des prix de notre Concours du Tour du Monde dont le montant, on le sait, s'élève à la somme de 100.000 francs.

NOUILLETES "CAVINAAR"  
PRODUIT DE LUXE

## La C. G. T. entrerait-elle au Conservatoire ?

M. Dujardin-Beaumetz ne croit pas que les professeurs du Conservatoire veuillent se constituer en syndicat ; M. Gabriel Fauré partage cet avis.

On pouvait croire tombé le vent de fronde qui soufflait, le mois dernier, sur le Conservatoire. Nous pensions qu'après la démission de M. Max Bouvet, que nous avons longuement relatée, et la résolution qui a été prise au sujet des concours, le calme fut revenu. Or, de nouveau le Conservatoire est en émoi : les professeurs ont, dit-on, l'intention de se constituer en syndicat. Mécontents de leurs élèves peu assidus, de la formation du jury dont on les empêche de faire partie, mais où ils voient des artistes qui n'ont pas fait d'études au Conservatoire, ils se plaindraient, en outre, de l'influence des politiciens dans les concours.

M. Dujardin-Beaumetz, interrogé sur ces diverses questions, a fait des déclarations rassurantes.

Au Syndicat des Professeurs, le sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts ne croit pas, d'abord parce qu'un syndicat de fonctionnaires est illégal, ensuite parce qu'il est facile aux professeurs de former une association amicale pour la défense de leurs intérêts.

En outre, M. Dujardin-Beaumetz déclare que les rapports des professeurs sur le travail et l'assiduité des élèves sont, en général, favorables à ces derniers.

Quant au reste, le sous-secrétaire d'Etat estime qu'il est nécessaire que les professeurs ne soient pas appelés, dans les concours, à juger leurs élèves. Enfin, M. Dujardin-Beaumetz affirme que jamais les recommandations de parlementaires n'ont vicié les décisions du jury.

M. Isnardon, que nous sommes allé trouver, est très étonné de ce que nous lui apprenons : — Ah ! un vent de révolte souffle au Conservatoire ! Je n'en savais rien. Les professeurs veulent former un syndicat ! Je l'ignorais. J'ai fait hier ma classe comme d'habitude, et tout m'a semblé calme. M. Gabriel Fauré est venu assister quelques secondes à mon cours ; il ne m'a pas entretenu de choses graves.

Cependant, une réunion de professeurs a eu lieu. Comment se fait-il que vous n'y ayez pas pris part ?

— Je pensais que cette réunion, que devait présider notre directeur, n'avait pas d'autre but que celui de nous grouper dans un dîner amical. J'ai d'ailleurs été empêché de m'y rendre.

### M. Gabriel Fauré est optimiste

Il y a quelques jours encore, le directeur du Conservatoire déclarait :

— Les reproches qu'adressent à leurs élèves les professeurs me paraissent excessifs. Depuis quinze ans, les règlements du Conservatoire n'ont point changé. Peut-être sont-ils plus sévèrement appliqués en ce moment... Aussi bien, les professeurs sont aussi un peu responsables de cette prétendue discipline relâchée. Chez tels professeurs énergiques, l'on ne constate point d'absences d'élèves. D'ailleurs, il me paraît que l'on exagère à plaisir cette affaire.

Avec la précision qu'il aime, M. Raphaël Duflos nous a dit, hier :

« J'estime qu'il est utile de constituer une Association amicale et non un syndicat... Il est étrange que nous ne fassions pas partie des jurys du Conservatoire. L'on nous reproche d'être professeurs... Mais tels membres du jury, qui n'appartiennent pas au Conservatoire, ne sont-ils pas professeurs et ne s'intéressent-ils pas plus particulièrement aux candidats ? »

Quant à l'indiscipline que l'on dit régner dans notre établissement, je pense qu'il en va la même partout ailleurs... Ah ! nous vivons à une bien drôle d'époque ! »

### LA CRISE DE L'AUTOMOBILE CLUB

#### Le Marquis de Dion donne sa démission.

Le marquis de Dion a donné hier sa démission de membre du comité et de simple membre de l'Automobile Club de France. Voici la lettre qu'il nous a communiquée :

Paris, le 1<sup>er</sup> juin 1911.

A Monsieur le président de l'Automobile Club de France, Paris.

Monsieur le président,

Après le bruit fait sur la qualité d'étranger du président de l'Automobile Club, et après avoir constaté les inconvénients qui en sont résultés, il ne me convient pas de rester plus longtemps sous cette présidence. De plus, je considère qu'il n'est pas de ma dignité de siéger au comité à côté de certaines personnalités nommées à la dernière assemblée générale.

L'Automobile Club, né jadis dans mon cerveau, en grande partie mon œuvre ; et qui peut enregistrer un glorieux passé, a vu hier triompher le parti des jouisseurs ; ce parti met pratiquement en minorité, au comité, l'élément industriel et sportif.

Je vous envoie donc, monsieur le président, ma démission de membre du comité et de simple membre de l'Automobile Club. C'est profondément attristé que je prends cette résolution, et je souhaite de tout mon cœur que, dans l'avenir, l'A. C. F. ne devienne pas une vulgaire maison de jeu.

Veillez agréer, monsieur le président, l'expression de mes sentiments très distingués.

MARQUIS DE DION.

## UNE GRANDE DAME joue pour les enfants un rôle de féerie

M<sup>me</sup> la duchesse d'Uzès a interprété hier, à la fête annuelle de l'Orphelinat des Arts le rôle de Sylva reine des forêts.

La fête annuelle de l'Orphelinat des Arts, à Courbevoie, a lieu en plein air. Elle est donnée au bénéfice des petits orphelins ; aussi obtient-elle la collaboration des deux printemps, celui des hommes et celui des cieux.

Hier, la journée était magnifique. Le soleil éclairait de haut les toits rouges des villas de Courbevoie, et, sous le vaste préau de l'asile, on avait dû tendre un velum formé de légères étoffes à la persane.

Pour arriver à la « salle » improvisée, on traverse un jardin paré de hauts iris blancs. Nombre de belles invitées de M<sup>me</sup> Poilpot savent lutter de grâce, de sveltesse et de flexibilité avec les nobles fleurs. Elles s'avancent, expertes, malgré les hauts talons, à éviter les méchantes graviers. Sous leurs vêtements légers comme des vapeurs de soie ou rigides et cassés de luisants superbes comme les étroites robes des mandarins, elles passent attentives à leur beauté.

Certaines, qui en ont eu autrefois, se défendent avec des grâces surannées, et si leurs robes sont à la mode, leurs manières éveillent mille souvenirs d'antan.

On attendait trois cents personnes : il en est venu plus du double. Les chaises et les banquettes ne suffisent bientôt plus. Un à un les messieurs abandonnent leurs places. Cela ne suffit point. Chacun part à la recherche d'un siège. Et les retours sont des plus pittoresques. Les lourds fauteuils de jardin, les tabourets d'école, une chaise de bibliothèque, une chaise longue et jusqu'aux corbeilles à papier que l'on retourne, tout est réquisitionné par l'élégante assistance. M<sup>lle</sup> Yvonne Garrier n'a trouvé qu'une petite chaise de bébé et la traîne de groupe en groupe. M. Mariani, qui ressemble avec une inévitable petite chapeau rond et sa redingote noire à quelque Père Noël puritain, cède successivement les successives places qu'il occupe à des dames désemparées.

Plusieurs sont encore debout lorsque la petite fête commence. Elle commence par une récréation. Les fillettes de l'Orphelinat exécutent des exercices gymnastiques, dansent des rondes. On applaudit plus encore MM. Paul Ardot et ses monologues, Sala et son violoncelle. On est fort amusé par une petite danseuse de l'Opéra, la petite Lina Sakhy. On acclame M<sup>lle</sup> Marie Leconte et l'on trisse M<sup>lle</sup> Lise Berty qui, avec un entrain enflammé, mêle la satire et la fantaisie.

Et l'on arrive enfin à l'événement du jour, à la pièce où M<sup>me</sup> la duchesse d'Uzès a bien voulu accepter de tenir un rôle comme pour se rapprocher encore et jusque dans leurs plaisirs de ses chères protégées.

La Branche cassée, dit le programme, est une comédie de M. Jules Princep pour le poème, de MM. Claude Terrasse et William Marie pour la musique. Ce conte de fées nous a plutôt semblé une revue. Devant Sylvia, reine des forêts, qu'entourent les muses familières des bois, défilent toutes les gloires de l'histoire de France. Assise sur un roc, vêtue de majestueuses draperies, un diadème dans les cheveux, M<sup>me</sup> la duchesse d'Uzès trouve une pose harmonieuse et noble, une pose vraiment royale, comme on en voit dans les estampes anciennes. Et les visions ou plutôt les figures historiques évoquées par Sylvia passent, incarnées fort habilement par les jeunes filles de l'Orphelinat. Parmi ces enfants, d'illustres artistes s'étaient discrètement glissées et furent fêtées : M<sup>me</sup> de Noviva, svelte et fine, nous donna sa voix si pathétique ; M<sup>lle</sup> Maille sa beauté et sa claire diction. On finit une ovation, on fit même bisser le chœur des « petits soldats » que M<sup>me</sup> de Noviva conduisait, gaillardement aidée par une miniature de tambour-major, lequel était d'ailleurs une petite fille !

Puis, après s'être inclinée devant M<sup>me</sup> la duchesse d'Uzès, comme le soleil avait été brillant, on fit fête au buffet installé sous un préau voisin et l'on partit en regrettant de ne pouvoir rester plus longtemps dans la paix de l'Permitage des enfants d'artistes, à qui la scène est, par de telles fêtes, rendue peu à peu familière.

SAINT-LÉGER.

LIRE A LA PAGE 6 :

Le débat sur la Représentation Proportionnelle à la Chambre ; sur les retraites ouvrières au Sénat.

LIRE A LA PAGE 7 :

La soirée des aviateurs à Rome. Les événements du Maroc. Une mutinerie de matelots à Dunkerque.

## A LA POURSUITE DE BEAUMONT



GARROS

VIDART

Derrière Beaumont, la lutte s'est continuée, hier, pour la seconde place. C'est Garros qui a triomphé, arrivant à Rome à 5 h. 20 du soir. Vidart, qui le suivait de près, a cassé son appareil en atterrissant à Cécina, à 200 kilomètres du but.

## LA GRANDE RANDONNÉE AÉRIENNE

### Garros est arrivé second à Rome

Les Romains fêtent Beaumont La France lui décerne la Croix

ROME, 1<sup>er</sup> juin (Dépêche de notre envoyé spécial). — L'enthousiasme ne faiblit pas. Applaudi, hier, à son arrivée, Beaumont le fut à nouveau, et aussi chaleureusement, lorsque, ce matin, il se rendit au ministère de la Marine, où il fut vivement félicité par l'amiral Chierchia et les nombreux officiers qui s'étaient rassemblés autour du secrétaire général. Et tous, de l'officier supérieur au plus humble des garçons de bureau, manifestèrent hautement leur sympathie pour l'officier de marine, leur admiration pour l'intrépide aviateur.

Au cours du déjeuner offert au triomphateur, par le propriétaire du Grand-Hôtel, la nouvelle parvint que Garros, qui avait quitté Pise à 10 heures 50, allait bientôt atterrir à Parioli-Aviation. Information prématurée, car nous apprenons bientôt que Garros a dû atterrir, faute d'essence, à Castiglione, près de Gosselo. Il en repartait toutefois à trois heures.

### Garros reçoit à son tour les acclamations de Rome.

Lorsque, à 5 h. 10, apparut, à une assez grande hauteur, le monoplane de Garros, la foule massée autour de l'aérodrome manifesta bruyamment son enthousiasme. Et les carabiniers eurent toutes les peines du monde à refouler les impatients qui, pour approcher plus vite l'aviateur, se précipitaient en groupes compacts vers les commissaires placés au milieu de la pelouse, d'où ils signalaient l'endroit d'atterrissage en agitant des drapeaux italiens et français.

Beaumont, qui à ce moment voulait atteindre la tribune officielle, fut même assez malmené par les carabiniers, qui ne le reconnaissaient pas. A 5 h. 15, Garros, après un virage impeccable, termine par un superbe vol plané, se pose doucement devant la loge du jury. Commissaires et journalistes se précipitèrent. Garros, très pâle, paraît extrêmement fatigué. En atterrissant, hier, il s'est luxé assez fortement l'épaule, et il souffrait tant qu'il dut se reposer à Palo, à une quarantaine de kilomètres de Rome, alors, par conséquent, qu'il touchait au but.

Il dit à Beaumont, avec lequel il monte en automobile, toute sa joie d'avoir pu surmonter sa souffrance pour venir le rejoindre.

Et ce sont encore, sur l'aérodrome, des acclamations sans fin à l'adresse des deux hardis aviateurs.

### « Dans tous les sports, nos représentants accomplissent des prodiges », nous dit M. Barrère, ambassadeur de France à Rome.

J'ai pu approcher M. Barrère, ambassadeur de France à Rome, qui est venu, cet après-midi, féliciter Beaumont et qui, en sa compagnie, a longuement examiné le Bériot remis dans un hangar :

— Je suis très heureux de la victoire de l'aviateur Beaumont, nous a dit M. Barrère. Elle coïncide avec le succès des officiers français au Concours hippique de Turin. Nous montrons que, dans tous les sports, nos représentants accomplissent des prodiges. Mais jamais je ne pourrai dire avec autant de force que je voudrais l'émotion ressentie en constatant que le petit oiseau de France arrivait au terme de son voyage.

M. Nathan, maire de Rome, a bien voulu me confier ses impressions :

— Vous avez vu, hier, l'émotion de la foule, émotion exagérée peut-être dans sa manifestation extérieure, mais qui prouve combien est grande l'admiration italienne pour le valeur des Français, maîtres incontestés de l'aviation. Là, comme partout, vous êtes des virtuoses. Je suis certain que la vision inoubliable des arrivées de Beaumont, Garros et autres, portera mes compatriotes vers le nouveau sport.

— Je suis heureux de vous redire combien fut beau le spectacle, combien fut

grande ma joie de voir un officier français m'apporter par les airs un message de mon collègue de Paris.

« Un semblable événement doit resserrer encore les liens d'affection unissant nos deux pays. »

### Un télégramme du général Goiran

Voici le texte de la dépêche du ministre de la Guerre reçue par Beaumont dès son arrivée à Rome :

Après vous avoir salué au départ de Buc, nous sommes heureux de vous féliciter sincèrement pour votre magnifique raid, qui donne une nouvelle et heureuse occasion à l'Italie et à la France d'affirmer leurs sentiments de vive amitié.

### Vidart se rapproche de Rome.

Vidart, parti de Nice ce matin à 4 heures, a été signalé à San-Remo, a atterri à Gènes à 7 h. 55 — trois heures après son départ — et a atteint Pise à midi 25.

A 5 heures, il repartait de Pise, passait à 5 h. 10 à Livourne, mais atterrissait à Cécina, à 200 kilomètres de Rome. En voulant repartir, son appareil capotait et devait être remis dans un hangar. Quelques réparations apparaissent urgentes. — JACQUES MORTANE.

### L'enseigne de vaisseau Conneau (aviateur Beaumont) est inscrit d'office pour la croix de la Légion d'honneur.

Par décision du ministre de la Marine en date du 1<sup>er</sup> juin, l'enseigne de vaisseau Conneau (aviateur Beaumont) a été inscrit d'office au tableau de concours pour le grade de chevalier de la Légion d'honneur.

### Le lieutenant Lucas à Marseille

MARSEILLE, 1<sup>er</sup> juin (Dépêche particulière d'« Excelsior »). — Le lieutenant Lucas et son passager ont atterri ce matin, à 5 h. 30, au Parc Borély. Partis d'Avignon à 4 h. 5, ils passaient au-dessus de Marseille à 5 h. 5 et touchaient terre à 5 h. 25. Le lieutenant Lucas s'est plaint d'avoir voyagé dans un brouillard constant. Arrivé sur les collines de Marseille-Veyre, il fut environné de nuages et ne distingua plus sa route. Un remous le plaqua sur la montagne, qu'il frôla à une douzaine de mètres. Il échappa à l'accident par un virage d'une audace extraordinaire.

Sorti de la brume, il constata qu'il était en pleine mer et se dirigeait vers le phare de Planier. Il rebrousse chemin et vint atterrir sur l'hippodrome du Parc Borély, cassant un tendeur contre un piquet de clôture. Il compte repartir dès que la brume se sera dissipée.

Voici la position des concurrents à la fin de la cinquième journée :

BEAUMONT	à Rome.
GARROS	à Rome.
VIDART	à Cécina (200 kil. de Rome).
FREY	à Pise.
KIMMERLING	à Brignoles.
MOLLA	à Lyon.
BATHAT	à Lyon.
LEVEL	Près de Bar-sur-Seine.

## Le Coiffeur des avant-postes

Un Bordelais, ancien zouave, promène son fauteuil dans les camps de nos troupes au Maroc.

Nous publions en première page une amusante photographie, celle d'une séance de coiffure aux avant-postes marocains.

Nous ne résistons pas au plaisir de reproduire la lettre qui accompagnait cet instantané :

SERVICE ANTISEPTIQUE Edouard VALLADON

HYGIÈNE-PROPRETÉ Coiffeur-Parfumeur (Anciennement à Casablanca) OUDNDA (Maroc)

Rabat, le 25 mai 1911.

Monsieur le directeur,

Je vous envoie une carte postale qui a été prise au moment de l'attaque du camp Dar-El-Aroussi, au moment où je coupais les cheveux au capitaine Bréji, du 6<sup>e</sup> zouaves ; veuillez la faire paraître dans votre journal et vous serez assez bon de m'en envoyer quelques numéros ; vous ferez un petit article à votre idée.

Je suis, pour commencer, le premier coiffeur français arrivé à Casablanca en septembre 1907, le premier coiffeur français arrivé à Oudja et le premier coiffeur français arrivé à Rabat le 3 mai de cette année. Mon intention est d'aller à Fez.

Cinq jours après mon arrivée à Rabat, je me suis décidé à aller au camp de Dar-El-Aroussi, situé à 7 kilomètres de Sali ; je partis avec mon domestique, un petit nègre qui portait mon fauteuil ; arrivés au camp, il était 8 heures du matin, le camp fut attaqué ; trois balles sifflèrent autour de mes oreilles, dont une effleura mon chapeau melon ; je n'oublierai jamais cette journée, où je vis pas mal de marabouts mourir la poussière ; je suis un ancien zouave du 2<sup>e</sup> et je suis Bordelais.

Je l'ai donc échappé belle, surtout le matin où j'avais pris une fausse route, et sans un marabout des logis du train, un Parisien du nom de Jacot, qui m'a montré mon chemin, j'aurais été « ziguillé » (sic), car j'allais juste me mettre dans l'ennemi.

Recevez, Monsieur le directeur, mes sincères salutations.

EDOUARD VALLADON.

Notre aimable coiffeur, type charmant du Français, entreprenant, courageux et bon garçon, nous demandait de faire un petit article à notre idée. Sa lettre valait mieux que tous les articles que nous aurions pu faire. (N. D. L. R.)